

PARTAGE BIBLIQUE POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

Comme est admirable l'art avec lequel saint Luc nous introduit aux mystères de la foi et de l'humanité presque l'air de rien, à travers une histoire qui, à première vue, semble tellement banale !

En apparence, il s'agit juste du récit d'un épisode où un ado, à l'occasion d'une fête habituelle, commence à s'émanciper de la tutelle parentale, et qui, comme tout ado qui se respecte, ne comprend pas l'inquiétude de ses parents. Bien sûr, si ce n'était que cela, il n'y aurait pas de quoi faire figurer ce récit dans l'évangile, sinon pour nous montrer que la famille de Jésus était bien une famille « comme les autres ».

Faisons attention aux détails : plusieurs donnent déjà une coloration pascalle à cet épisode : non seulement parce que cela se passe à l'occasion de la fête de la Pâque, mais aussi les trois jours où Jésus est introuvable par ses proches, leur mouvement d'éloignement puis de retour vers Jérusalem (comme les pèlerins d'Emmaüs) et, bien sûr, le fait que ses proches ne comprennent pas ce qu'il leur répond ... ce qui n'empêche pas Marie de garder tous ces événements dans son cœur, comme Luc le notait déjà après la visite des bergers venus adorer le nouveau-né. Ce qui se passe ce jour-là, c'est sans doute pour Marie quelque chose de comparable à ce qui s'est produit avec l'annonce de l'ange, puis le discours des bergers : il lui est rappelé, de façon de plus en plus nette, que cet enfant ne lui appartient pas, qu'il a un autre lien filial que celui qui a avec elle et avec Joseph, et qu'au moment où il atteint sa majorité religieuse (c'est pourquoi Luc nous précise l'âge de Jésus), il révèle immédiatement une autorité et une maturité dont l'origine leur est inconnue. Que les docteurs de la Loi accordent une telle attention à un gamin tout droit venu d'un village de Galilée dit assez à quel point ils devaient percevoir le caractère inouï de ses paroles. Bref, mine de rien, Jésus se révèle comme le Fils de Dieu, emplí de l'Esprit Saint... Mais voilà : tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans la nature de Jésus, sa divinité même, se révèlent dans l'ordinaire apparent d'une vie de famille juive du premier siècle.

Les reproches de Marie ne sont pas seulement la trace de son inquiétude, mais peut-être aussi celle de l'épreuve que constitue, pour chaque parent, le moment où il se rend compte qu'il y a plein de choses qu'il ignore de son enfant, et que celui-ci va tracer son propre chemin, sans égards pour les projets qu'on a pu former pour lui. Malgré cela, l'harmonie familiale n'est pas rompue : chacun accepte la nouvelle donne : les parents acceptent de ne pas tout comprendre ni maîtriser chez leur garçon ; et Jésus, après son acte d'indépendance, rentre avec ses parents, comme si rien ne s'était passé ; comme s'il lui suffisait de leur avoir donné à entrevoir qui il était et à quoi il se savait appelé, pour qu'il accepte d'avoir encore besoin d'un temps de croissance auprès d'eux... son heure n'était pas encore venue. En apparence, aux yeux de leurs amis et voisins à Nazareth, rien n'a changé ; mais dans la famille, chacun sait au fond que plus rien n'est tout à fait pareil : de façon plus explicite encore que dans les premières années de la vie de Jésus, cette famille sera désormais le lieu de la présence agissante de Dieu parmi les hommes : c'est en cela qu'elle est la Sainte Famille.

La lettre de saint Jean nous fait entrevoir que c'est ainsi qu'on peut aussi voir l'Eglise, non pas sainte famille parce qu'elle serait exemplairement vertueuse (on en est loin), mais sainte parce que désirée par Dieu comme famille de ceux qui le reconnaîtraient pour Père et qui le laisseraient agir dans leurs vies, voire les bouleverser. Anne, la mère de Samuel, qui avait tant prié pour avoir cet enfant s'empresse de le donner à Dieu : inconséquence ? Non, bien sûr, mais pleine conscience que cet enfant ne lui a pas été donné pour elle-même, mais parce que Dieu a un projet pour lui, qu'il a un projet pour son peuple à travers cet enfant. Mais n'aurait-elle pas pu, puisque la Loi voulait que tout premier-né soit consacré au Seigneur, le racheter par l'offrande de quelques petits animaux comme on le vit justement faire aux parents de Jésus ? Non, Anne comprend que les dons de Dieu nous sont toujours faits en vue d'autre chose, qui nous dépasse, mais à quoi nous avons cependant à consentir. Elle comprend qu'à la fidélité avec laquelle Dieu a répondu à la confiance avec laquelle elle l'avait supplié doit répondre sa propre fidélité à sa promesse de lui consacrer son enfant.

Dans cet épisode, comme dans le psaume 83 que nous chanterons en réponse, ou dans l'épisode du jeune Jésus enseignant dans le Temple, il y a une constante : la quête du lieu où chacun est appelé à être, à demeurer, là où il va pouvoir répondre pleinement à sa vocation ; et ce lieu, c'est forcément celui où Dieu nous attend (le Temple, le sanctuaire, les parvis du Seigneur...) ; les premiers versets du psaume le disent bien : on commence par *De quel amour sont aimées tes demeures...* Et, juste après : *Mon cœur et ma chair son un cri vers le Dieu vivant* : en désirant aller vers son Temple, c'est surtout après sa Présence qu'on soupire ; non pas une présence dominante, écrasante, mais plutôt une présence enveloppante, très matricielle (c'est évident si on prend le psaume en entier) ; une présence qui nous donne force et droiture – bref, qui nous communique ses propres vertus.